

tt
Le **troub!e-tête**
LES YEUX OUVERTS



SAVOIR-VIVRE EN 2018

— p.2 à 5

SANTÉ MENTALE

— p.14 à 17

L'ART, AUTREMENT

— p.18 à 25

TABLE DES MATIÈRES / TOI, MOI PIS MA BOUCANE **3**
/ SÉRIEUX ! **4** / UN JOINT C'EST BIEN; MÉDICAL, C'EST
MIEUX **5** / TRÈS CHER MONSIEUR LEGAULT **6** / UN
PROFOND DÉSIR DE CHANGEMENT **7** / LE PÉTROLE
BLANC: RESSOURCE CONVOITÉE **8** / ARTISINAL ET
LOCAL, TOUT SAUF BANAL ! **10** / VOYAGER À PETITS
PRIX **12** / LA BEAUTY COMMUNITY; INCLUSIVE OU
RACISTE? **13** / L'ANGOISSE DE LA RÉUSSITE; UN
FLÉAU **14** / LA TRANSPHOBIE DANS LES SPORTS: UN
PROBLÈME RÉGLÉ? **15** / LA GRANDE VAGUE (OU ASSISTER
À LA CHUTE D'UN AMI) **16** / DES MILITAIRES DÉARMÉS
FACE À LA RÉALITÉ **17** / L'ART DE LA LOGIQUE DANS LA
PALETTE DU PEINTRE **18** / LES ÉCRIVAINES DOIVENT
AVOIR UNE PAROLE: POINT **20** / CINÉMA : CRITIQUES DES
SORTIES RÉCENTES EN SALLE **22** / DIVERTISSEMENT OU
ASSERVISSEMENT **24** / REPORTAGE PHOTO **26**

CRÉDITS

RÉDACTRICE EN CHEF

Julianne Brassard

ASSISTANTE À LA RÉDACTION

Cloé Jeannotte

COLLABORATEURS

Marilie Choquette-Lapointe, Clara Duchesne-
Maheux, Cloé Jeannotte, Ève Ménard,
Julianne Brassard, Philippe Laplante,
Maxence Lévesque, Maude Paquin,
Virginie Pellerin, Sophie Presseault, Simon-
Olivier Savard, Aurélie Tremblay.

ÉDITION

Anne-Marie Charland, Constance Harrison-
Julien, Anny Kemp, Mélanie Plourde

GRAPHISME ET MISE EN PAGE

Émélie Charette-Paquette

CRÉATION DE LA GRILLE

Rachel Monnier

PHOTOS

COUV. - Sources des photographies : Pinterest,
Amazon, Pngimg, Courier de Floride, Twitter,
Wikipedia, Bretagne Info, Journal de Québec,
First Luxe Mag, Canoe, Imgur, Twing, Narcity,
Single Quiver, Capstone Vietnam.

Concept et montage : Sophie Presseault

P.3 - Ali Yahya (Unsplash)

P.4 - Rawpixel (Unsplash)

P.9 - Valerie Everett (Flickr)

P.10 - Damien Tupinier (Unsplash)

P.12 - Kace Rodriguez (Unsplash)

P.13 - Element5 Digital (Unsplash)

P.14 - Kinga Cichewicz (Unsplash)

P.16 - Jamie Curd (Unsplash)

P.17 - Des (Unsplash)

P.18 - Roman Mager (Unsplash)

P.26 ET 27 - Sandra Beaudry, Lila Desjardins,
Jade Vaudrin et Juliet Zacharkiw.

PAR JULIANNE BRASSARD



HIER, AUJOURD'HUI ET DEMAIN

Aujourd'hui, nous prenons la parole pour demain. Aujourd'hui, nous vous livrons notre travail, nos confessions et notre critique de la société, afin que demain soit un monde plus conscient de ce qui nous entoure. Cette année, c'est l'année où l'on a pris du recul, c'est l'année d'une prise de conscience et aussi de révolte. Nous avons pris la parole pour montrer les trous de la vie comme ceux de la couche d'ozone, c'est-à-dire les failles de notre système.

Pour nous, le *Trouble-Tête* n'est pas qu'une simple revue journalistique. Pour nous, c'est notre journal sur le coin de notre table de chevet qui vous est ouvert. Ces travaux sont le fruit de dur labeur entre deux travaux de session pour vous prouver que notre génération peut avoir une voix aussi, que c'est important d'affirmer ses convictions dans la vie. *Le Trouble-Tête*, c'est notre façon de parler. C'est notre vision de la vie qui vous est écrite. Pour le meilleur ou pour le pire.

Nous avons eu le goût de changement. Nous avons voulu davantage exprimer notre point de vue dans cette édition, et parfois nous ne sommes pas allés avec le dos de la cuillère.

Nous sommes allés dans des coins plus reculés du monde de la boucane, en passant par des dépendances aux cellulaires comme à la *coke*. Nous nous sommes arrêtés à la bibliothèque et au cinéma avant de partir sur un *roadtrip* au nom du gouvernement du Québec, pour ensuite aller faire une pause dans une halte qui se nomme la santé mentale.

Alors, comme je le disais. Ce n'est pas qu'une simple revue. C'est une petite parcelle de notre vie sous forme de papier. Tous ces journalistes et écrivains ont mis du temps pour la confectionner à leur manière, pour vous. Pour qu'aujourd'hui vous puissiez constater les événements d'hier, pour que demain soit peut-être un peu mieux.



www.letroubletete.com

Le Trouble-Tête, également disponible sur le web, publie ici une version imprimée d'articles variés qui ne comptent pas passer inaperçus.

TOI, MOI PIS NOTRE BOUCANE

PAR CLOÉ JEANNOTTE



Les prix ne cessent d'augmenter, des taxes se rajoutent continuellement, les gens trouvent que ça pue, des milliards sont investis dans des campagnes de sensibilisation. Pourtant, la cigarette reste une habitude de vie présente dans plusieurs foyers.

Effectivement, malgré tout ce qu'on entend sur les effets néfastes de la nicotine, la population continue de la consommer en grande quantité. La cigarette est l'une des drogues commerciales les plus addictives et même si, de nos jours, fumer n'est plus considéré comme quelque chose de cool, beaucoup de jeunes commencent à fumer très tôt.

Bien qu'il soit facile d'énumérer une longue liste d'effets négatifs, il peut être plus difficile de voir les bons côtés de la consommation de nicotine. Pourtant, il est possible d'en trouver plusieurs.

Si vous observez un groupe de fumeurs, vous constaterez que la plupart du temps, ils discutent, s'offrent parfois même des sourires. Le simple fait de fumer est une catégorisation sociale. Une étiquette de plus dans notre société déjà remplie d'étiquettes de tous genres. À force d'ajouter des catégorisations en tout genre, nous nous isolons de plus en plus. Les nouvelles technologies nous poussent aussi vers notre prison personnelle. Par exemple, en classe, au moment de la pause, une grande majorité d'étudiants sort son téléphone cellulaire et personne ne se parle, la partie restante sort de la classe et, de cet échantillon, trois ou quatre personnes sortent fumer.

Sortir fumer, peu importe la température, peu importe l'heure, peu importe les gens, tout ce qui compte, c'est sortir fumer ma cigarette, que je sois seule ou mal accompagnée. Une fois dehors, peu importe l'endroit, les fumeurs se retrouvent toujours à la même place. Souvent, il y a des endroits désignés pour fumer, au point de croire que nous sommes assez importants pour avoir notre propre « *chilling spot* ». Par contre, même si aucun endroit n'est désigné, les fumeurs se retrouvent toujours entre eux. Ce doit être l'appel de la fumée secondaire qui nous indique le chemin, tel un feu de détresse.

Tous réunis, comme si nous étions dans une réunion des AA, les fumeurs se dépêchent de finir leur cigarette, question de ne pas se faire juger trop longtemps par les non-fumeurs intimidateurs, à grands coups de « ton bâton de cancer », « tu pues » ou « c'est TEEELLLLLLEEEEMENT pas bon pour la santé, tu devrais pas. »

Personnellement, je n'en ai rien à faire de leur opinion. Mais une chose est certaine, les fumeurs se sentent bien ensemble, ils vivent parfois même des rapprochements, la cigarette permettant d'ouvrir des discussions entre deux parfaits inconnus, chose si rare dans notre société nombriliste. Deux personnes, deux mondes, deux cigarettes et pourtant un seul tout. Cette discussion, qui peut paraître banale aux yeux de certains, peut devenir essentielle dans la vie de quelqu'un qui se sent seul et pour qui un simple bonjour ou même un sourire peut changer le cours de sa journée. Le petit cinq minutes de partage de boucane, de partage de bonheur, de partage de discussion, de partage de connaissances, un petit cinq minutes qui peut s'avérer plus enrichissant qu'une journée entière passée avec de gens qui n'ont pas envie d'être là.

Les gens peuvent bien penser ce qu'ils veulent des fumeurs, il reste que c'est le seul moment où je prends vraiment le temps de respirer et où chaque problème sort de ma tête l'espace d'un instant. Des gens passent dans nos vies parfois pour toujours, parfois pour un court instant, et ceux qui passent pour ce simple petit instant de nicotine sont parfois ceux qui me font réaliser le plus de choses. Mais ça reste entre toi, moi et ma boucane.

SÉRIEUX !

PAR JULIANNE BRASSARD



Okay, sérieux, c'est quoi notre problème ? On n'est jamais capable d'affronter les gens en 2018 ? Non, mais là, ça n'a pas de maudit bon sang ! C'est moi ou les cellulaires nous transforment en jeunes gens mous, monotones, pareils et lâches ?

Oui, je mentionne les jeunes. Parce que ce sont les jeunes les pires dans l'histoire. Ne venez pas me dire qu'il y a une exception faite par Joe, 50 ans, au fin fond de Sainte-Ursule, ça ne compte pas ! La plupart des jeunes d'aujourd'hui sont des peureux. On utilise nos cellulaires pour se cacher, *gang*.

On a bien beau rouler les yeux quand nos grands-parents nous sortent : « Moi, dans mon temps... » Câlîne ! Quelquefois, ils ont raison.

Toutes les semaines, je passe devant la salle de danse du cégep. Les bancs sont remplis de mamans dans la vingtaine - ou peut-être au début de leur trentaine. Pas une. Pas **UNE** seule d'entre elles ne se parlent. *Viarge !* On vit dans quel monde ? Je me souviens de mon père qui jasait avec d'autres papas pendant mes *games* de football au secondaire. Je me souviens de ma maman qui parlait avec d'autres mères en attendant la fin de mes cours de danse quand j'étais petite. Comment avons-nous tous perdu le savoir des interactions humaines ?

Je pensais que les cellulaires étaient bénéfiques pour augmenter la communication entre nous. Oui. Dans l'instantané. Pas du tout en face à face. Ce n'est pas pour rien que *Tinder* fait fureur avec nous ! On n'est plus capables de s'affronter. On est carrément des *pissous*. C'est si facile de *swipe* quelqu'un à droite au lieu de dire à quelqu'un sur le coin de la rue que tu le trouves de ton goût. Non, avec *Tinder* tu gagnes des points si t'es beau ou belle, encore plus si t'es riche, encore plus si t'es *famous*. Tout le monde *swipe right* Soran quand il passe dans tes choix ! Voyons ! Il a fait *La Voix* !

Je dis qu'on n'ose pas affronter les autres quand on passe dans les couloirs du cégep et que **PERSONNE** n'est capable de me regarder dans les yeux deux

secondes ou de me rendre mon sourire quand je leur en fais un. Pourquoi ? Parce que t'es sur ton *cell* ou tu baisses les yeux par peur de malaise. Un malaise ? Sérieux ? Penses-tu que je vais tomber amoureux de toi si je te regarde ou que je te fais un sourire ? Non, c'est juste par courtoisie parce que je passe une bonne journée.

Il y a aussi ceux qui ont l'angoisse d'allumer les lumières dans une classe. Tout le monde s'assoit dans la pénombre. Sans aucun bruit. Un faisceau de lumière illumine les élèves. Nous sommes seuls, mais par milliers. Quand est-ce qu'on va comprendre que nous ne sommes pas sur une scène de théâtre avec un *spotlight* dans le front ? Il y a des gens autour pour jouer la pièce avec nous, ça s'appelle la vraie vie. Pas un *one man show* sur *Instagram*.

C'est juste quand le professeur entre dans la classe qu'il nous réveille en allumant les lumières. Parce que bien évidemment, il est le seul à le faire... Bam ! Bienvenue dans le vrai monde, les amis ! Pourquoi est-ce que personne ne nous réveille comme ça ? Pourquoi est-ce que personne n'ouvre la lumière ? Sérieux, *gang*. On a l'air de quoi ?

De beaux petits innocents égocentriques. C'est de ça qu'on a l'air. Fait que lâche-le ton *criss* de cell ! Attends-tu qu'il commence à parler aux gens à ta place ?

UN JOINT C'EST BIEN ; MÉDICAL, C'EST PRIMORDIAL !



PAR CLOÉ JEANNOTTE



Depuis quelques mois, le cannabis fait souvent les manchettes. Sa légalisation fait beaucoup réagir. Au-delà de l'usage récréatif du cannabis, il y a aussi celui qui reste dans l'ombre, l'usage médical.

Le cannabis médical, légal depuis 2001, a par la suite été réglementé de plusieurs façons, d'abord en 2014 et ensuite en 2016 par le règlement sur l'accès au cannabis à des fins médicales, qui encadre sévèrement les médecins dans l'attribution d'ordonnance de cannabis. Des entreprises sont autorisées et approuvées par le gouvernement canadien dans le but de produire du cannabis à des fins thérapeutiques. Selon le site du Gouvernement du Canada, en date du 4 mai 2018, 104 entreprises étaient autorisées à en produire au Canada. Au Québec, seulement six entreprises ont leur approbation, dont cinq l'ont obtenue depuis octobre 2017.

L'AVIS DES SPÉCIALISTES

Beaucoup de recherches se penchent sur le cannabis dans le but de prouver les bienfaits de celui-ci dans le traitement de diverses maladies et symptômes. La clinique Croix Verte, spécialisée en cannabis médical, regroupe un éventail impressionnant de spécialistes ayant pour but la création de produits variés.

Kimberly, une infirmière travaillant à la Croix Verte depuis 4 ans, aime voir les bienfaits des produits sur ses patients. Elle s'occupe des suivis de plusieurs d'entre eux et elle assure voir « des améliorations flagrantes dès la première rencontre qui suit le début des traitements. » En raison du secret professionnel, Kimberly, qui souhaite rester anonyme, est heureuse de constater que de plus en plus de gens s'intéressent au cannabis médical, mais ne pouvait me donner trop de détails. Elle souhaite poursuivre ses études à l'université en recherche sur le cannabis dans le but de « démythifier toutes les zones grises qui entourent cette plante. »

ET DANS LA SOCIÉTÉ

J'ai eu le bonheur de rencontrer une cliente de la Croix Verte, Isabelle, 36 ans, qui est membre de la Croix Verte depuis 2017. Elle se dit « soulagée » d'enfin avoir accès à une médication qui lui apporte finalement un peu de répit. Elle a reçu un premier diagnostic à l'âge de 26 ans : elle souffrait de la maladie de Crohn. Loin d'abandonner, Isabelle, déjà titulaire de 4 diplômes, retourne à l'école en cuisine gastronomique dans le but d'apprendre à bien s'alimenter malgré la maladie. Deux ans plus tard, second diagnostic : elle est atteinte de fibromyalgie. Se sont ajoutés ensuite les derniers diagnostics à ce jour : arthrite et arthrose dans tout le corps.

LA QUALITÉ DE LA RUE

Bien que ses nombreux médecins lui aient prescrit « des tonnes de pilules différentes », rien ne la soulageait vraiment. Elle a rapidement compris que « la drogue [lui] faisait beaucoup plus de bien que n'importe quelle cochonnerie que [son] médecin [lui] prescrivait. » Pendant des années, Isabelle s'est médicamentée avec ce qu'elle trouvait dans les rues, « des fois c'était bien, d'autres fois c'était de la scrap. » Elle devait parfois prendre « des dizaines de trucs dans une journée. »

Quand elle a finalement entendu parler de la Croix Verte, elle a eu un regain d'espoir. Son médecin lui a rapidement fait une prescription pour avoir accès à du cannabis médical. Elle qualifie le service qu'elle a obtenu à la clinique de « formidable ». Après avoir été acceptée en tant que membre, elle a dû passer des entrevues avec les nombreux spécialistes de la clinique. « Les gens là-bas connaissent tellement leurs produits qu'ils savaient déjà ce qui allait m'aider », dit Isabelle avec les yeux pétillants. Depuis qu'elle prend des produits de cannabis médical, Isabelle se sent « enfin revivre, c'est comme s'ils avaient réussi à desserrer l'étau qui compressait l'entièreté de [son] corps depuis tellement longtemps. »

Bien que la population parle beaucoup du cannabis récréatif à cause de sa légalisation, il y a, au moins, discussion autour d'un sujet important de société. Comme le dit le dicton ; *parlez-en en bien, parlez-en en mal, mais parlez-en !*

TRÈS CHER MONSIEUR LEGAULT

PAR SOPHIE PRESSEAULT



Très cher Monsieur Legault,

Vous n'êtes pas mon premier ministre. Vous êtes peut-être le premier ministre de 1 509 428 Québécois, mais vous n'êtes pas le mien. Statistiquement, vous êtes le premier ministre d'environ 18 % de la population du Québec et de 37,5 % des électeurs. Comment vous sentez-vous par rapport à ça ? Par rapport au fait que seulement le cinquième de la province veut vraiment de vous ?

Je suis en deuil. En deuil politique, en deuil environnemental, en deuil du futur de ma province. J'ai l'impression d'avoir élu un Donald Trump caché derrière un masque de Ti-Poil. « On incarne le changement », dites-vous, mais le seul changement que j'entrevois pour ma nation, c'est la transition vers une société individualiste, qui n'en n'a rien à cirer de la classe moyenne et de celles en-dessous, qui se foutra des gens de couleur, qui se foutra de la planète qu'elle va laisser à ses enfants, qui se foutra d'eux-mêmes si on voudra les « aider » en les *ship-pant* dans une classe alors qu'ils viendront à peine de sortir du vagin de leur mère. Eh bien, très cher Monsieur Maternelle quatre ans, vous n'aurez pas la chance de m'arracher le fruit de mes entrailles. Je ne serai probablement pas mère d'ici quatre ans, mais d'ici quatre ans, vous ne serez plus le premier ministre de personne.

Je suis cégépienne. Ben oui, j'ai voté pour Manon. Mais moi, au moins, j'ai voté pour mes convictions et mes valeurs, pas juste pour nous libérer des libéraux. Nous sommes 650 000 citoyens à avoir voté pour nos valeurs, pour l'environnement, pour le futur, le nôtre et celui de nos enfants. Mais nous ne sommes que 160 000 étudiants collégiens et autant d'étudiants universitaires dans la totalité de la province. Si mes maths sont bonnes (je n'ai pas fait ma maternelle quatre ans après tout, j'ai visible-

ment un déficit d'éducation), même si tous les étudiants postsecondaires avaient voté QS, il resterait 330 000 votes venant de personnes qui ne sont pas aux études au Québec présentement.

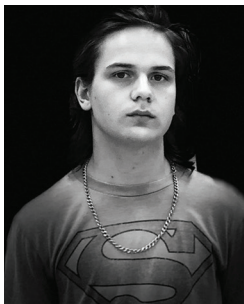
Alors, non, les Gen Z et les Milléniaux ne sont pas les seuls à avoir voté pour Manon. Pourtant, je ne connais personne de moins de 25 ans ayant admis avoir voté pour la CAQ. Coïncidence ? *I think the fuck not.* Vous êtes un boomer, et vous parlez aux boomers. Privatisez le système de santé. Donnez des subventions aux écoles privées et refusez-les aux écoles publiques. Laissez les industries *scrapper* notre environnement au profit du profit. Mais quand ma génération devra prendre soin de la vôtre, lorsque vous serez en CHSLD, ne venez pas vous plaindre de ne prendre qu'un bain par semaine, ou qu'il y a une pénurie de travailleurs(es) de la santé : ce sera votre faute. Et j'espère que vous réaliserez tout ce que vous avez fait contre nous.

Nous ne sommes qu'au lendemain des élections, et je sais déjà que les quatre prochaines années seront longues. J'aurai presque terminé mon baccalauréat d'ici la prochaine campagne électorale. J'avais fait la paix avec l'idée d'un gouvernement caquiste minoritaire. *La yeule m'a tombé par terre* quand je suis revenue de ma *job* au salaire minimum, qui ne couvre même pas mes dépenses scolaires, et que j'ai vu le « GOUVERNEMENT CAQUISTE MAJORITAIRE » de TVA. Un client me l'avait dit alors que je pitonnais pour mon salaire de crève-faim sur ma caisse, mais je n'osais pas y croire.

Ce que je n'arrive pas à croire après que le résultat des élections ne soit tombé, c'est que le Québec ait pu se tirer lui-même dans le pied ainsi et qu'il ose dire : « bah, c'est pas grave, ça va guérir : au moins, on s'est pas tiré dans tête ! » Parce que non, Monsieur Legault, le Québec ne guérira pas de ce que vous lui ferez.

UN PROFOND DÉSI R DE CHANGEMENT

PAR PHILIPPE LAPLANTE



Voilà. Les élections sont finies et le grand vainqueur est la Coalition Avenir Québec (CAQ). Depuis le 1^{er} octobre dernier, la CAQ forme un gouvernement majoritaire avec un total de 74 sièges et M. François Legault est devenu le nouveau premier ministre du Québec.

Le 3 octobre dernier, le site de TVA nouvelles rapportait qu'au terme de cette consultation, Élections Québec a enregistré un taux de participation de 66,45 %, le deuxième pire taux de participation depuis 1927. De plus, on y souligne que le Directeur général des élections du Québec (DGEQ), Pierre Reid, était déçu de ce résultat, car Élection Québec « a mis beaucoup d'efforts pour sensibiliser et informer les électeurs ». Mais quels sont les résultats quant aux sièges remportés par chacun des partis à l'assemblée? Les voici : CAQ, 74; Parti libéral du Québec (PLQ), 31; Parti québécois (PQ), 10; Québec solidaire (QS) 10.

CAQ : UN PROFOND DÉSI R DE CHANGEMENT

Assurément, les sondages disent vrai : la CAQ était le parti favori des Québécois. Ces derniers ont sans aucun doute exprimé leur *écœurantite* du règne de 15 ans du Parti libéral, excluant un bref épisode de 2012 à 2014 sous le gouvernement Marois du Parti québécois. En effet, près de 75 % du Québec était prêt à laisser tomber le rideau sur les Philippe Couillard, Gaétan Barrette et Carlos Leitao. Donc, le défi de la Coalition Avenir Québec dans cette campagne était de convaincre les gens qu'elle était le porteur de ce changement réclamé par la population.

La CAQ a sonné aux oreilles des électeurs comme un mouvement de changement, un vent dans le dos... La fin des Libéraux. À une époque où les gens ne croient plus aux politiciens et où ils manquent de temps pour s'informer, ils vont plutôt donner leur appui à celui qui pourrait changer leur propre *écœurantite* politique.

Dans la plateforme de la CAQ, on promet le changement du mode de scrutin, une révision de la rémunération des médecins, les maternelles 4 ans, l'interdiction du port de signes religieux dans le cadre de fonctions publiques, l'augmentation de

l'âge légal de la consommation du cannabis à 21 ans et le 3^e lien dans les secteurs à l'est des villes de Québec et de Lévis. On lui souhaite bonne chance dans son mandat.

PLQ : TOUTE UNE RACLÉE !

Pour le Parti libéral, c'est un échec total. Que 31 sièges à l'Assemblée nationale avec 24.75 % des votes, c'est le pire résultat de son histoire. Après la défaite de son parti et malgré sa victoire dans Roberval, Philippe Couillard, le premier ministre sortant, a annoncé son retrait de la vie politique. Couillard laisse « un Québec dans un meilleur état que celui de 2014 », selon les propos cités par Sébastien Bovet le 4 octobre dans la section « Info » du site de Radio-Canada.

La CAQ a raflé des votes au PLQ en se présentant comme le changement du présent gouvernement. Bien sûr, il n'est pas étonnant que la population ait été « écoeurée » de l'austérité libérale, des ventes d'entreprises québécoises comme Rona, Saint-Hubert ou encore la Série C de Bombardier, ce qui explique le vote massif pour du changement. On ressent ce cynisme à l'égard des politiciens quand des enquêtes faites par le DGEQ font surface, en particulier contre le gouvernement libéral, notamment en ce qui concerne le financement de la caisse électorale ou la perte de profits de la Caisse de dépôt par exemple.

À la suite de la défaite de M. Couillard, Pierre Arcand a été désigné comme chef intérimaire du parti. Le parti pourra-t-il se relever? Selon Alexandre Taillefer, directeur de campagne pour le PLQ et candidat pressenti à la chefferie, il va falloir « sortir les racines nationalistes du parti », tel que confié en entrevue à Émilie Dubreuil et rapporté sur le site de Radio-Canada le 11 octobre dernier. Nationalisme ou pas, le PLQ a des croutes à manger pour regagner la confiance de la population.

LE PÉTROLE BLANC : RESSOURCE CONVOITÉE

PAR VIRGINIE PELLERIN



« Il suffit de taper : “Los Zetas Execution Video” et on verra une série de films postés directement par des membres du groupe. » C’est ce qu’a écrit Roberto Saviano, écrivain et journaliste originaire d’Italie, dans *Extra pure : voyage dans l’économie de la cocaïne*. Rapidement, en faisant cette recherche, on peut trouver une vidéo de deux hommes du cartel de Sinaloa, au Mexique, se faisant tronçonner la tête.

C’est la réalité qui est illustrée à travers l’œuvre de Saviano, qui a enquêté sur le fonctionnement de cette économie mondiale qu’est celle de la cocaïne, à ses risques et périls. En effet, il vit maintenant sous protection policière depuis l’âge de 26 ans, car il est menacé de mort par le clan italien Casalesi, à la suite de la sortie de *Gomorra*, un de ses livres incendiaires.

ÉCONOMIE SOUS-ESTIMÉE

L’industrie de la cocaïne est l’une des plus importantes du commerce illicite. Elle est l’axe autour duquel tout tourne en étant le centre mondial en matière de pouvoir et d’économie. C’est une des raisons pour lesquelles Saviano intègre plusieurs langues dans son œuvre, pour montrer l’ampleur que prend cette économie dans le monde. Elle touche plusieurs types de personnes et plusieurs cultures différentes.

Il ne faut pas s’en étonner, cette industrie fonctionne bien grâce à sa popularité. La cocaïne est convoitée, et ce, à n’importe quel prix. On l’appelle ainsi « pétrole blanc », car elle a le même impact sur notre corps que l’essence dans une voiture : « La cocaïne est le carburant des corps », dit l’auteur. Ses consommateurs en veulent toujours plus pour fonctionner, pour ne pas que l’effet d’adrénaline ne s’arrête. Son accoutumance est rapide. Ainsi, dans les premières lignes de son essai, Saviano représente cette réalité de manière très choquante : « La

coke, quelqu’un autour de toi en prend. Ton voisin dans le train, qui s’est fait une ligne ce matin au réveil, ou bien le chauffeur du bus qui te ramène à la maison, pour faire des heures supplémentaires sans ressentir de douleurs aux cervicales. Parmi tes proches, quelqu’un en prend. Si ce n’est pas ton père ou ta mère, si ce n’est pas ton frère, alors c’est ton fils. »

PRÉSENCE DISCRÈTE

Saviano cherche à montrer l’ampleur de cette économie et la place qu’elle prend dans notre entourage sans qu’on ne s’en aperçoive. C’est une économie qui sait se faire discrète en temps et lieu, mais qui peut aussi causer de grands ravages, surtout dans les pays où on la produit, car tout le monde veut y avoir accès, et tout le monde veut être au sommet de la pyramide hiérarchique qui constitue le marché de la cocaïne.

C’est ce qui arrive chaque jour dans plusieurs pays d’Amérique centrale et d’Amérique du Sud en grande partie. Des millions de morts inutiles, pour se protéger et acquérir plus de pouvoir. Plus les pays avec qui les cartels font affaire sont éloignés, plus le prix de la cocaïne augmente. C’est logique, et c’est en partie ce qui fait que le profit est élevé et qu’un chef de cartels peut réussir à amasser beaucoup d’argent. Nous sommes ainsi à l’ère dirigée par les « narco capitalistes », chefs de cartels qui sont plus puissants que la police et le gouvernement dans certaines régions.



DU DANGER DE LA PRATIQUE

Dans cette œuvre, Saviano souligne que cette économie est extrêmement dangereuse : homicides, recrutement d'enfants, corruption, conflits et plus encore sont au rendez-vous dans l'univers de la drogue. La cocaïne est une ressource convoitée depuis plusieurs décennies, et il devient de plus en plus dangereux de travailler dans cette structure, car les dirigeants des différents cartels n'ont aucune pitié pour ceux qui refusent de travailler avec eux ou ceux qui refusent d'obéir à leurs ordres.

Femmes, enfants et innocents sont aussi affectés. Des cadavres sont accrochés sous les ponts, sans tête, en plein jour et Saviano évoque même la présence de « narco fosses » un peu partout (des fosses de gens tués par les narcotrafiquants). Tout au long de son enquête, Saviano a risqué sa vie pour en apprendre davantage sur le fonctionnement des cartels. Qui commande ? Comment le font-ils ? Sont-ils alliés avec un autre cartel ? Quelles sont leurs intentions ? Comment ce marché fonctionne-t-il ? Toutes ces questions trouvent réponses dans *Extra pure*, et on en apprend d'ailleurs sur plusieurs chefs de cartels, de plusieurs pays.

Les maîtres de cette économie sont sans surprise les Colombiens. À eux seuls, ils produisent « environ 60 % de la cocaïne consommée », raconte Saviano. Les chefs de cartels sont de vrais dirigeants et sont pratiquement au-dessus du gouvernement en raison de leur puissance à prospérer sur leurs territoires. Ces gens n'ont peur de rien et sont prêts à mourir pour la défense de leur association.

Saviano découvre que la cocaïne est de plus en plus modifiée, « coupée dans le jargon de la drogue », et rarement à l'état pure. Souvent la substance vendue n'en contient presque pas, et les consommateurs de cocaïne sont dupés face à ce qu'ils « sniffent ». « Certaines personnes croient sniffer de la dope de qualité, alors qu'elles se tapissent les narines de plâtre. », rapporte-t-il. C'est ce qui fait d'ailleurs en sorte qu'elle est ultra accessible, la cocaïne de moins bonne qualité se vend moins chère, donc même les moins riches peuvent s'en procurer.

Ce qu'il faut donc saisir, c'est que la cocaïne est partout et touche tout le monde. On en trouve dans des valises, des cabines de pilotage, des jouets pour enfants, elle est cachée dans de la nourriture, attachée à des organes génitaux, elle est facile à dissimuler dans n'importe quoi et n'importe où. Lorsque quelqu'un en consomme, elle cause des effets graves : la drogue affecte son cerveau de manière irréversible et provoque souvent des effets de dépression, d'insomnie et de paranoïa. « Mais tout bien considéré, si tu penses qu'aucune de ces personnes n'est susceptible de consommer de la cocaïne, soit tu es incapable de le voir, soit tu mens. Ou bien ça signifie tout simplement que la personne qui en prend, c'est toi. »

Extra pure : voyage dans l'économie de la cocaïne

Roberto Saviano (traduit par Vincent Raynaud), Paris, Gallimard, 2014, 464 pages.

ARTISANAL ET LOCAL, TOUT SAUF BANAL!

PAR MAUDE PAQUIN



À l'ère des grosses industries alimentaires, les producteurs locaux tentent de se faire connaître des consommateurs. Les Québécois n'y font pas exception. La majorité d'entre eux peinent à se distinguer avec leurs produits biologiques et à vendre leurs produits locaux. Tous souhaitent faire compétition aux grandes entreprises qui ont le monopole du marché alimentaire. Voici le portrait de trois de ces entrepreneurs.

UNE PASSIONNÉE DES ABEILLES

Edith Martel est professeure au cégep de Saint-Jérôme, mais elle est également propriétaire d'une compagnie artisanale, Miel de la Garde, avec son mari apiculteur, Simon Dutil-Paquette. Tout a commencé lorsque le couple a décidé d'acheter les ruches de leurs voisins. La compagnie a vu le jour en 2015 et maintenant *Miel de la Garde* possède 120 ruches dans la vallée de la Rivière-du-Nord. « Habituellement un gros producteur, comme *Intermiel* par exemple, a dans les dizaines de milliers de ruches », dévoile Edith Martel.

« Sans faire de mauvais jeu de mots, on a eu la piqûre pour les abeilles ! » ajoute-t-elle. Elle précise que leur petite entreprise est artisanale grâce au peu de ruches qu'elle possède. Elle déclare aussi que « sur 45 000 ruches au Québec, il y en a 38 000 qui vont dans les bleuetières pour la pollinisation, mais nous ne nous sommes pas dans cette ligue-là, car, nous, nous sommes une toute petite production ».

Du miel qui se démarque

Toute leur production de miel biologique est artisanale. Leur miel est brut et filtré par gravité, à froid. Il n'est pas pasteurisé comme celui qu'on retrouve en épicerie. Ce dernier est pasteurisé pour rester liquide et pour ne pas cristalliser, mais il perd ses valeurs nutritives. Miel de la Garde offre essentiellement du miel, mais ils produisent aussi de la cire, des bonbons, des savons, et même des baumes à lèvres.

Les réglementations trop nombreuses

Par contre, il y a une part d'ombre au métier d'entrepreneur agricole. Comme le monopole de l'agriculture est accordé aux grandes industries, les petits producteurs sont contraints à suivre des règlements complexes. Le cas d'Edith Martel n'y a pas échappé. « Un des défis pour nous a été la réglementation afin de faire accepter notre projet pour avoir les permis nécessaires. Nous, on a une production agricole, mais en apiculture, donc on a

pu commencer juste en achetant notre matériel apicole, mais c'est quand même dur au niveau financier. Ce n'est toutefois pas comme acheter une terre et un tracteur », explique-t-elle. Elle ajoute que « même pour quelqu'un qui veut une petite terre sans trop mécaniser, c'est des investissements quand même importants. L'autre difficulté d'ordre légal, c'est la certification biologique qui a été complexe, coûteuse et qui a nécessité beaucoup de suivi. Tu dois te conformer à beaucoup de paperasses et pour notre certification bio ça a pris deux ans à l'obtenir ».

UN PASSIONNÉ D'AIL

Serge Pageau est producteur d'ail et possède sa petite entreprise agricole avec sa femme Martine Laberge. Il est aussi directeur de l'Association des producteurs d'ail du Québec. La Garlic est une entreprise familiale et Serge Pageau explique « qu'ils ont commencé avec 300 bulbes, alors qu'ils pouvaient gérer ça eux-mêmes et trouvaient ça génial d'intégrer leurs enfants dans le projet et qu'ils puissent apprendre les tâches et les responsabilités qui viennent avec ça, mais aussi de vendre et de parler aux consommateurs. » Cette année, ils vont commencer à vendre leurs produits dans les marchés publics de Prévost et de Mirabel, car avant ils vendaient seulement dans des événements ou à leur ferme à Saint-Jérôme. En ce moment, leur entreprise a 15 000 bulbes d'ail et c'est environ la moitié d'une acre de terre.

La charge du travail

Le métier de producteur d'ail demande beaucoup de travail et le temps accordé à celui-ci est peu reconnu par les consommateurs. De nombreuses étapes sont nécessaires pour produire de l'ail et ces tâches doivent être effectuées tout au long de l'année. « Il faut préparer les sols, planter en octobre, ça reste en dormance jusqu'au printemps et ça commence à pousser en avril. Ensuite, il y a le désherbage et l'entretien toute l'année jusqu'à fin

juillet. On récolte, on nettoie et on vend de la fin juillet au début d'août. Et après on recommence », explique-t-il.

Les difficultés du métier

De plus, plusieurs obstacles parsèment ce métier manuel. Serge Pageau déclare que « le travail d'agriculteur est rendu un métier d'appoint, ça veut dire qu'on a tous un métier et qu'on va faire de l'agriculture ensuite. Ce n'est pas un métier très payant, donc il faut autre chose pour avoir un revenu familial décent ». Ensuite, il y a une tonne de règlements qui limite le travail de producteur agricole. Comme leur ferme est en zone rurale, il y a beaucoup de règlements pour pouvoir faire du commerce. « On n'est pas zoné agricole, ça veut dire qu'on ne peut faire de la production agricole sans demander la permission. On a donc fait une dérogation auprès de la Ville », ajoute-t-il. Il y a aussi le prix des terres dans les Laurentides qui est très élevé, car c'est plus un milieu de villégiature et très peu agricole. Cela peut donc « freiner » les petits producteurs d'ici qui veulent se lancer en agriculture.

Partenariat

Serge Pageau et Martine Laberge sont partenaires avec Chantal Conan de l'entreprise *Forêts et Papilles*. Ils ont une collaboration en ce qui concerne leurs différents produits et s'aident mutuellement.

UNE PASSIONNÉE DE LA FLORE

Chantal Conan possède un bagage immense : que ce soit en paysagement, en herboristerie, en agriculture biologique ou pour la cueillette de plantes, de champignons et de fleurs. C'est elle qui a mis au monde la compagnie *Forêts et papilles*. C'est une petite entreprise qui fournit champignons déshydratés, épices, sucres de fantaisie, tisanes, thés, moutardes et plusieurs autres produits. L'amoureuse de la nature ne fait pas de culture, elle cueille ce que la forêt lui offre. « Les produits que j'utilise, que je cueille, ça s'appelle les produits forestiers non ligneux. Ça veut dire tout ce qui sort de la

forêt, mais qui n'est pas du bois d'œuvre, du bois de construction. Et moi, c'est la partie gastronomique de ces produits que je développe », explique Chantal Conan.

Une signature originale

Elle adore la nature sauvage. Son désir, c'est de les faire voyager à travers ses produits artisanaux. En partant son entreprise, elle voulait proposer quelque chose d'unique. Sa première création a été la tisane *Délice champêtre*, c'est là que tout a commencé. Par la suite, elle a entrepris sa production de créations gastronomiques. « J'ai trouvé une plante, le thé des bois, qui donne la saveur de la paparmane et j'ai développé une gamme de produits comme du miel, du sucre, des thés, etc. Ça a été une révélation pour moi ! » dévoile Chantal Conan. De plus, les marchés publics locaux sont une façon pour l'entrepreneure artisanale de s'ouvrir à l'alimentation biologique et saine. Ceux-ci permettent aussi de créer une relation unique entre le consommateur et le producteur agricole.

Le salaire

Avec tout le travail que nécessite le métier d'entrepreneur artisanal ou agricole, le salaire n'est pas à la hauteur. Chantal Conan est plus que passionnée par ce qu'elle fait, mais il est difficile de pouvoir faire tous ces projets à cause de la faible rémunération issue de son travail. De plus, Chantal Conan trouve qu'il y a une chose aberrante au Québec en ce qui concerne l'alimentation. « Pourquoi faisons-nous venir des produits de partout ? » se questionne-t-elle. En tant que consommateur, on a le choix d'encourager les producteurs et les artisans du Québec. Ainsi, elle explique que la plupart des personnes aiment mieux dépenser leur argent dans leurs loisirs que de payer légèrement plus cher pour des produits locaux.

VOYAGER À PETITS PRIX

PAR MARILIE CHOQUETTE-LAPOINTE



S'ouvrir sur le monde, découvrir de nouveaux endroits, en apprendre davantage sur ce qui nous entoure, tous ces éléments sont essentiels pour construire le citoyen en devenir que nous, les cégépiens, sommes. Plus facile à dire qu'à faire ! De nos jours, les billets d'avion coûtent extrêmement chers, et que dire des hôtels ainsi que des restaurants. Voici donc cinq petites astuces pour découvrir le monde sans se ruiner.

CHOISIR UNE PÉRIODE MOINS ACHALANDÉE

Les périodes les plus populaires pour partir en voyage sont évidemment les deux dernières semaines de décembre ainsi que la fin du mois de juillet. La majorité des gens se retrouvent en vacances durant ces intervalles de temps. Les compagnies aériennes se font donc un plaisir d'augmenter le prix de leurs billets d'avion. Nous sommes choyés de recommencer la deuxième session de notre année scolaire à la mi-janvier. Pourquoi ne pas profiter de ce long congé pour aller se ressourcer en Thaïlande ou explorer un pays d'Amérique latine ? Si vous êtes plutôt un passionné de sports d'hiver et préférez rester au Québec pour skier, optez pour la fin du mois de mai. Les billets d'avion sont souvent plus abordables.

SE LOGER DANS DES AUBERGES DE JEUNESSE

Ah! les fameuses auberges de jeunesse. Celles-ci sont souvent moins coûteuses qu'une chambre d'hôtel régulière. Par exemple, une nuitée dans une auberge de jeunesse à Paris tourne aux alentours d'une trentaine de dollars canadiens. Pour ce qui est d'une chambre à Lima, cela peut varier entre 20 \$ et 50 \$. Ce type de logement permet également de rencontrer de nouvelles personnes intéressantes qui partagent votre amour des voyages. En effet, plusieurs jeunes voyageurs venant des quatre coins du globe décident de s'y loger. De plus, dans les auberges de jeunesse, une cuisine est souvent mise à votre disposition. Vous pouvez donc économiser en cuisinant vos propres repas.

FAIRE L'ÉPICERIE

Les restaurants, bien qu'ils soient un luxe savoureux, représentent une dépense excessive. Un bon moyen d'économiser sur la nourriture est d'aller à l'épicerie. Cela vous permet également de goûter à

des produits qui ne sont pas offerts dans les supermarchés du Québec. En vous faisant un lunch pour emporter, cela vous permet de manger au moment et à l'endroit que vous désirez. De plus, rien de mieux que de pique-niquer sur une plage grecque ou au sommet d'une montagne algérienne!

UTILISER LE TRANSPORT EN COMMUN

Se déplacer en transport en commun est toujours très rentable. Cette pratique est peu dispendieuse, mais également très écologique. La majorité des grandes villes possèdent une ligne de métro ou d'autobus. Ce type de déplacement est bien moins cher que le taxi. Pour ce qui est du continent européen, le train peut s'avérer très avantageux. En effet, en Europe, les pays sont très rapprochés les uns des autres. Si vous avez envie de faire d'une pierre deux coups, pourquoi ne pas profiter de cet avantage et prendre le train pour visiter deux endroits lors de votre escapade en terre européenne?

PLANIFIER SON ITINÉRAIRE À L'AVANCE

Se faire un plan est toujours essentiel. Si vous organisez à l'avance les activités que vous ferez et le budget dont vous aurez besoin pour chacune d'elles, cela vous donnera une idée approximative de l'argent qui sera nécessaire pour votre voyage. Par contre, il est primordial de conserver un certain montant pour les imprévus. Dans la meilleure des situations, vous n'aurez pas besoin de déboursier ce fonds de secours et il vous servira pour une prochaine escapade.

Profitez de chaque instant que vous passerez en terre étrangère et expérimentez la culture qui s'offre à vous. Rappelez-vous que, selon le proverbe, « voyager est la seule chose qu'on achète qui nous rend plus riche. »

LA BEAUTY COMMUNITY; INCLUSIVE OU RACISTE?

PAR SOPHIE PRESSEAUT



Covergirl, Maybelline, L'Oréal Paris, Huda Beauty, Fenty Beauty by Rihanna, beautyblender... *Ce sont toutes des compagnies de maquillage bien établies non seulement aux États-Unis, mais aussi à travers le monde. Comment réagir lorsqu'un produit (ou pire, une marque complète) n'offre qu'une gamme de teintes réduite ? Lumière sur une polémique dont on discute rarement.*

Que ce soit James Charles (*hi sisters !*), Jeffree Star, Kat von D ou toute autre vedette YouTube, presque chaque influenceur appartenant à la *beauty community* a été pris en flagrant délit d'utilisation du fameux "mot-commençant-par-n" ou de propagation de commentaires dégradants envers les membres d'une certaine race ou ethnique. Mais pourquoi nous, les consommateurs, leur pardonnons-nous aussi facilement et rapidement ? Pire encore, pourquoi continuons-nous à acheter les produits mis sur le marché par des compagnies renommées pour le manque de diversité de leurs modèles et de leurs teintes disponibles ?

Comme on dit, le client est toujours roi, et c'est encore plus vrai lorsque l'achat du client influence directement la popularité d'un produit. En 2017, la marque *Fenty Beauty by Rihanna* a rejoint les rayons de nos Sephora locaux, offrant pour la première fois 40 teintes de fond de teint parmi lesquelles choisir, mettant la barre extrêmement haute pour plusieurs autres compagnies. Et pourtant, de quoi la *beauty community* parle-t-elle ? Du fond de teint *Shape Tape* de tarte (ayant 15 teintes disponibles, et seulement trois pour n'importe qui étant plus foncé que la fameuse « feuille 11 x 8 »), de l'odieux essai de fond de teint conçu par *Benefit Cosmetics* avec sa ligne *Hello Happy* et, pire encore, la ligne *Boy* de Chanel, osant nous présenter quatre magnifiques teintes entre lesquelles choisir ? Pour ce qui est de ce dernier produit, non seulement est-il entièrement commercialisé pour les personnes blanches, mais il insinue que le maquillage régulier n'est pas pour les hommes. Mais pourquoi est-ce ainsi ?

Parce que la *beauty community* est raciste. Les arguments habituels vont ainsi : « Les teintes plus foncées sont plus difficiles à développer », « Les gens de couleur ne forment pas une assez grande portion de notre marché pour justifier le développement de teintes plus foncées. » Bien sûr, c'est pour cette raison que *Fenty* a amassé 72 millions de dollars américains au cours du premier mois suivant le lancement de sa gamme *Pro Filt'r* (c'est-à-dire cinq fois ce que *Kylie Jenner* a amassé avec sa compagnie *Kylie Cosmetics* lors de son premier mois sur le marché). Les femmes et les hommes noirs, jadis, ne représentaient en effet pas une assez grosse part du marché des cosmétiques pour justifier le développement de ces teintes, mais les choses ont changé. Finies les teintes sous-jacentes de blanc accompagnant les vedettes de couleur sur les tapis rouges, finis les visages orangés.

Ce que la *beauty community* ne comprend pas, c'est que l'argent qu'elle investit dans certains produits encourage les compagnies à continuer de produire ces fonds de teint, caches-ernes, poudres matifiantes et autres dont aucune personne de couleur ne veut, puisqu'aucune teinte ne leur va.

Bien sûr, il est important de parler de ces produits non inclusifs et de dénoncer les compagnies les produisant. Mais n'importe quelle publicité, bonne ou mauvaise, reste de la publicité, n'est-ce pas ? Peut-être que la solution se trouve dans nos propres portefeuilles, dans nos propres sélections de produits... et dans nos propres habitudes de consommation ?

L'ANGOISSE DE LA RÉUSSITE; UN FLÉAU

PAR CLARA DUCHESNE-MAHEUX.



La société est présentement dans une ère de la performance. Les exigences du marché du travail ont sérieusement augmenté et les places pour y accéder sont restreintes. C'est la loi du plus fort.

La peur de l'échec est une peur constante chez beaucoup d'étudiants dès leur plus jeune âge. Un élève sur trois tomberait en dépression scolaire, selon le psychiatre français Stéphane Clerget. Les jeunes étudiants connaissent bien cette réalité. Maéva, étudiante depuis trois ans au programme d'études internationales à la polyvalente de Saint-Jérôme, a 15 ans. Elle a elle-même été victime de ce « burnout » scolaire.

« Ma réaction face aux examens est un mélange de stress et d'angoisse! Je me demande toujours si j'ai assez étudié, si je vais réussir et avoir une bonne note. Ça me ronge de l'intérieur! », relate l'étudiante au sujet des examens. En étant au PEI, les attentes face aux étudiants sont beaucoup plus élevées: « Ce programme très chargé a pour but d'élargir nos connaissances. Les professeurs qui nous enseignent à l'international sont généralement formés pour nous encourager à nous surpasser et misent beaucoup sur notre réussite scolaire. »

LES PARENTS

Outre une certaine pression exercée par les professeurs, il y a aussi l'influence parentale. Beaucoup de parents sont exigeants à l'égard de leur enfant dans le cadre scolaire. C'est le cas pour la jeune adolescente de 15 ans : « La note de passage au PEI est de 70 %, si j'ai une note en bas de 80 %, c'est la crise chez moi. Mais même moi, j'ai toujours visé le 90 %

et plus. Je veux tellement rendre mes parents fiers de moi et en même temps pouvoir l'être de moi-même. »

Ces contraintes obligent la jeune fille à passer son temps à étudier : « Je vois rarement mes amis à l'extérieur de l'école et même encore, quand je les vois, c'est souvent dans le cadre d'un projet scolaire qui se fait en équipe. » Elle dit même se sentir coupable lorsqu'elle choisit de prendre un moment de détente, ce qui l'empêche de totalement relaxer.

CONSÉQUENCES LIÉES À L'ANXIÉTÉ DE PERFORMANCE

Il y a plusieurs bonnes façons d'évacuer le stress: on peut pratiquer un sport ou bien encore méditer. Pour Maéva, c'était une toute autre méthode : « Avant, quand j'étais très angoissée, j'avais des crises compulsives de prises alimentaires. En gros, je me gavais de nourriture. » La boulimie est un problème courant chez les jeunes filles âgées de moins de 18 ans. « Je perdais complètement le contrôle et après je m'en voulais, alors je n'avais qu'une seule solution : je vomissais tout ce que j'avais avalé. Je voulais tellement être parfaite sous toutes les coutures, autant physiquement qu'académiquement. » Selon certaines études menées par ANEB (*Anorexie et boulimie Québec*), près d'une jeune fille sur trois âgée de 12 à 18 ans souffre d'une perturbation alimentaire.

D'autres symptômes décrits par Maéva sont les crises de panique. « C'est une pensée qui monopolise ton esprit et tu perds le contrôle de tout ton corps parce que cette pensée est beaucoup trop intense. Je respire mal, j'hyperventile. Puisque tu as l'impression de ne pas respirer ça devient pire, cela peut aller au point où je suis sur le point de perdre connaissance. Tu sens ton cœur battre très fort, tu pleures, tu as l'impression que tu es en danger et que tu vas mourir. » Ce genre de crise peut arriver à n'importe quel moment de la journée et ne peut être contrôlée par l'étudiante.

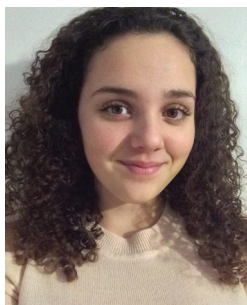
De plus, la jeune femme souffre d'une insomnie persistante : « Mes nuits de sommeil ne sont pas, disons, réparatrices ». Maéva est maintenant médicalement traitée pour son insomnie ainsi que ses crises de panique qui ont, à ce jour, grandement diminué. Elle est également suivie par un professionnel de la santé pour son problème de boulimie.

La pression d'être meilleur à tout prix et de se surpasser alors que ce n'est pas toujours ce qui est souhaitable est beaucoup plus présente que nous ne pouvons l'imaginer et certainement plus grave que ce à quoi nous pouvons nous attendre. Maéva en est bien la preuve.

LA TRANSPHOBIE DANS LES SPORTS : UN PROBLÈME RÉGLÉ ?



PAR AURÉLIE TREMBLAY



Depuis l'automne 2018, à l'Université du Québec à Montréal (UQAM), les athlètes transgenres peuvent dorénavant faire partie d'une équipe sportive, et ce, en choisissant de compétitionner avec les femmes ou les hommes, selon leur genre.

Le test de classement pour accéder à une des équipes des Citadins, l'équipe sportive de l'UQAM, est le même pour tous. Daniel Méthot, l'agent de recherche et de planification du Centre sportif de l'UQAM, rappelle, dans l'article « Le Centre sportif ouvre ses portes aux athlètes transgenres » du *Montréal Campus*, que « c'est seulement le talent qui ferait en sorte qu'une personne pourrait se tailler une place dans l'équipe, et rien d'autre ». Autrement dit, le sexe de la personne ne change rien si elle ou il veut faire partie d'une équipe sportive.

LES BIENFAITS DU SPORT

Mais pourquoi insister sur l'intégration des étudiants transgenres dans les équipes de leur choix ? Selon le texte « Bienfaits psychologiques de l'activité physique pour la santé mentale optimale » d'Emmanuel Poirer, tiré du livre *Santé Mentale au Québec*, « [i]l est de plus en plus reconnu que l'activité physique, en plus de son impact démontré sur la santé physique, a des vertus psychologiques positives qui touchent plusieurs dimensions de la santé mentale ».

Certains transgenres voient dans la pratique d'un sport une solution à leurs problèmes d'anxiété, entre autres. Dans un article intitulé « Le sport, allié des personnes trans », publié sur le site de Radio-Canada, Simon Roberge cite Laura Budd, coordinatrice à l'éducation pour l'organisme saskatchewanais Moose Jaw Pride qui vise à soutenir la diversité sexuelle et les personnes genrées. Celle-ci estime que « [s]'entraîner et mettre son corps au défi sont des façons de diminuer l'anxiété liée à la réalité des trans ». Elle ajoute aussi que « [p]lusieurs personnes trans deviennent donc militaires, pompiers, policiers ou pratiquent des sports parce que ces carrières et activités mettent le corps et l'esprit au défi ».

ENCORE DE LA DISCRIMINATION ?

L'UQAM fait figure de pionnière dans cette approche inclusive pour ses équipes sportives. Cependant, il resterait encore beaucoup de discrimination dans d'autres sphères de la société envers les personnes transgenres. Selon le groupe d'aide aux trans du Québec, les statistiques sur les personnes transgenres, en date du 1^{er} juillet 2017, soulignent que 78 % rapportent avoir été victimes de harcèlement verbal. De plus, 70 % ont déjà pensé au suicide et 30 % ont fait une tentative de suicide.

Cette discrimination se fait encore ressentir dans le monde sportif. Dans *Le Devoir* du 28 août 2018,

Camille Martel cite Hilary Findlay, professeure en gestion du sport à l'Université Brock, en Ontario, et spécialiste en réglementation sportive. Celle-ci affirme : « Il y a des femmes trans qui se font dire qu'elles ont trop de testostérone dans le sang pour réussir le test antidopage, mais si elles abaissent le niveau d'hormones, leur corps va cesser de fonctionner correctement ».

L'EXEMPLE ONTARIEN

Dans l'édition du 11 octobre 2018 du *Montréal Campus*, François-Alexis Favreau a interviewé Félix Pavlenko, étudiant à la maîtrise qui rédige son mémoire à l'UQAM sur la transphobie dans les sports et qui soutient que « [l]es défis restent nombreux avant que les athlètes transgenres puissent s'affirmer au sein d'une équipe sportive. À la base, plusieurs choisissent de ne plus faire de sport pendant leur transformation. Ceux qui persistent se heurtent à la visibilité, aux règlements difficiles et au mythe de l'avantage physique. » Ainsi, même si les universités ouvrent leurs portes à ces pratiques, certaines difficultés demeurent.

Félix Pavlenko suggère comme solution que l'UQAM commence par « bannir la mention du sexe dans le dossier d'admission, ce qui devrait faciliter l'inscription des étudiants transgenres aux activités sportives ». Par exemple, depuis 2017, le gouvernement ontarien a supprimé l'obligation de préciser le sexe sur la carte d'assurance-maladie et le permis de conduire, permettant à ses citoyens qui ne s'identifient ni au sexe féminin ni au sexe masculin d'inscrire un x dans la case qui y est habituellement réservée.

L'Université du Québec à Montréal a frappé un grand coup en permettant à ses étudiants transgenres de s'inscrire dans les équipes sportives de leur choix. Mais le combat contre toute forme de discrimination n'est pas encore gagné.

LA GRANDE VAGUE (OU ASSISTER À LA CHUTE D'UN AMI)

PAR JULIANNE BRASSARD



J'étais seule sur une plage déserte. La mer était belle et calme. Mais soudain, le ciel devint sombre, le vent se mit à se lever, les vagues déferlèrent sur le rivage avec une puissance phénoménale. Je regardais alors un surfer. Il semblait maîtriser la situation, lorsqu'une vague se brisa sur lui. Il fut alors emporté par le torrent, puis il resurgit au loin, heureusement. C'est alors qu'une deuxième vague s'effondra sur lui. Criant à l'aide, le surfeur tentait désespérément de rester en vie. Quant à moi, je regardais la scène, abasourdie. Les chances qu'un sauveteur arrive avant que l'homme se soit noyé étaient minces. Que devais-je faire ? D'une part, ma conscience me dit alors que je devrais plonger pour aller aider le nageur, qui, sans moi, allait très probablement mourir. D'autre part, la peur de mourir m'envahissait. Qu'auriez-vous choisi à ma place ? Tenter de le sauver au péril de ma vie ou rester sur le sable en espérant qu'il s'en sorte...

Je plongeai alors à l'eau. Plus je nageais, plus je m'essouffais et plus le rivage me semblait loin.

J'étais à mi-chemin lorsque le désir de revenir au rivage fit surface en moi. J'avais encore l'énergie de nager jusqu'à la berge, mais est-ce que j'en avais assez pour trainer aussi le surfeur ? Je décidai tout de même d'aller l'aider.

Enfin arrivée près de lui, je constatai qu'il était à bout de souffle. Le sauveteur était là, mais ne le voyait pas. Alors, je continuai à trainer le surfer.

Nager au milieu des vagues, c'est déjà tout un défi. Nager en plus avec quelqu'un sur le dos, c'est rocambolesque, c'est dur, c'est pénible. Tu as beau nager, tu t'épuises rapidement et tu découvres que tu n'as pas l'expertise nécessaire pour le sortir de là. Tu nages quand même, haletante.

À mi-chemin, tu te demandes si le surfeur t'emportera dans sa noyade, toi aussi. Tu te demandes sincèrement s'il vaudrait mieux l'abandonner pour sauver ta vie. Si tu l'abandonnes, il mourra. Mais il se met à pousser des sons, à enfin appeler à l'aide. Alors, c'est un peu grâce à moi s'il regagne assez de

force pour demander des secours. Tu continues alors à nager avec encore plus de vigueur et de détermination, mais tu finis toujours par t'épuiser.

C'est alors que le sauveteur aperçoit la masse exténuée sur mon dos et lui lance une bouée. Mais sera-t-il en mesure de l'atteindre ? L'avenir nous le dira...

J'ai vécu cette histoire et elle n'est pas finie. La nageuse, c'est moi, mais je ne nage pas. Je supporte. Je supporte le surfeur qui est l'être que je crois le plus important dans ma vie. C'est lui, le surfeur qui est asphyxié dans le torrent qu'est la dépression.

Quand tu vois un être cher comme le mien qui coule au fond de la mer sans être capable de crier à l'aide, ton premier réflexe est de le sauver. Tu veux tellement le ou la sauver que ça te fait mal. Ça te fait mal, oui, car tu l'aimes.

Je sais que c'est triste à dire, mais j'ai hâte que le surfeur se décide à prendre la bouée tendue par le sauveteur, parce que je suis épuisée.

Je ne suis ni psychologue ni travailleuse sociale.

Pour tous ceux qui sont comme le surfeur, sachez qu'il y a de l'aide partout. Il suffit de la demander et de faire des efforts pour atteindre la bouée, même si elle est à des kilomètres de là où vous vous trouvez. Vous toucherez le rivage un jour, croyez-moi. Faites juste continuer à avancer.

Pour tous ceux qui sont comme moi, sachez que de se sacrifier pour un autre, ce n'est pas recommandable. Vous tentez de supporter le surfeur jusqu'à ce qu'il atteigne la bouée. Mais sachez qu'un jour c'est peut-être vous qui aurez besoin de la bouée si vous continuez trop longtemps.

DES MILITAIRES DÉSARMÉS FACE À LA RÉALITÉ

PAR CLARA DUCHESNE-MAHEUX



Après leur service militaire, bon nombre de soldats canadiens sont complètement désemparés lors de leur retour à la vie civile. Un grand nombre d'entre eux ne sont pas pris en charge après leur service. Bien souvent, ils se sentent abandonnés par la société pour laquelle ils ont risqué leur vie.

« Tu n'es plus un civil, tu es forgé en machine de guerre », raconte Chrystine Painchaud, psychologue depuis 30 ans. Madame Painchaud, qui compte beaucoup d'anciens combattants parmi ses patients, est catégorique : « Lors de leur retour d'une mission, les proches du militaire ne vont plus le reconnaître. Ils changent radicalement de personnalité. »

UN RETOUR DIFFICILE

C'est ce qui est arrivé à Martin Huot, un ancien combattant, un caporal. Il a été Casque bleu. Sa dernière mission s'est passée en ex-Yougoslavie, où il a été libéré avec mention d'honneur. « Mon retour au civil a été plus ardu que je pouvais le penser, un retour difficile où j'ai perdu certaines balises de la vie normale. Je suis revenu changé, totalement changé. »

Bien souvent, ce retour problématique entraîne une séparation au sein d'un couple, raconte Mme Painchaud. Ils vont alors s'isoler, souffrir de dépression, puis ils peuvent sombrer dans l'alcoolisme ou d'autres addictions, et parfois cela mène au suicide. Selon le Rapport de 2016 sur la mortalité par suicide dans les Forces armées canadiennes chez les hommes militaires, en 2015, le taux brut de suicide était de 24,9 sur 100 000. Dans 93 % des cas, les gens avaient eu des soins dans l'année qui ont précédé leur suicide.

Une pathologie fréquente chez les anciens soldats est le TSPT, le trouble de stress post-traumatique. Le choc post-traumatique, c'est lorsqu'on a vécu un événement traumatisant ou que l'on a été témoin d'un événement perturbant qui nous marque pour la vie. On peut revivre constamment le traumatisme seulement parce qu'une odeur ou une image nous rappelle le souvenir. Martin Huot souffre également du TSPT : « J'ai peur de sortir, quitte à me cloîtrer chez moi. Ça me paralyse complètement dans ces cas-là je suis en mode défense et je peux devenir dangereux pour les gens autour de moi. »

LES RESSOURCES D'AIDE

Selon Mme Painchaud, plusieurs thérapies seraient bénéfiques pour tous types de soldats ayant vécu le traumatisme de la guerre. Il y a une méthode tout

particulièrement efficace : la méthode « *Eye Movement Desensitization & Reprocessing* ». Elle stimule certaines fonctions cérébrales qui viennent apaiser les souvenirs douloureux par le mouvement des yeux. On peut se rappeler de l'évènement, cela ne le fait pas disparaître de la mémoire, mais les émotions de panique reliées à l'évènement s'atténuent au fil des séances.

Kimberlee Parsons, qui travaille pour la SSBSO, le Soutien social; blessures de stress opérationnel, est d'avis que ce qui est bénéfique, c'est d'avoir une relation de type amical avec les ex-soldats ainsi qu'avec les membres de leur famille.

« Je vais tout simplement prendre un café ou aller me promener avec mon patient et on parle. Je développe une relation d'amitié avec eux. Au fond, je suis payée pour devenir leur amie. » Étant l'ex-conjointe d'un militaire, elle croit pouvoir « bien saisir le comportement de ces personnes brisées. Ça ne prend pas d'études en particulier. J'ai un DEC en soutien, mais sinon, c'est la SSBSO qui offre une formation. On est un peu formé sur le tas. »

Cette institution gouvernementale offre aussi d'importants contacts aux anciens militaires. Par exemple, ceux-ci peuvent se faire prendre en charge par l'hôpital Sainte-Anne, spécialisé pour les gens atteints de stress opérationnel et de TSPT.

RESTRICTIONS

Les services offerts aux anciens combattants présentent des lacunes. Mme Painchaud dénonce le fait que les services étaient meilleurs il y a 15 ans puisque le gouvernement Harper a énormément coupé dans le budget des vétérans en 2014. À leur sortie de l'armée, les anciens combattants ne sont pas immédiatement référés à des ressources d'aide. « Ils sont laissés à eux-mêmes », confie la psychologue.

L'ART DE LA LOGIQUE DANS LA PALETTE DU PEINTRE

PAR SIMON-OLIVIER SAVARD



Les mathématiques sont bien loin de leur gloire d'antan. Vues par la majorité comme aussi intéressantes que de regarder la peinture sécher, c'est une image corrompue et triste qui parvient au public, loin de toute la beauté que cette discipline est prête à lui apporter.

Les mathématiques offrent une beauté unique et subtile qui vaut la peine d'être vue et appréciée.

Toute l'esthétique des mathématiques repose d'abord et avant tout dans sa manière de façonner notre vision du monde. Quelle serait notre vision de la réalité sans les avancées des sciences, appuyées par les mathématiques ? Elle en serait bien amoindrie. On dirait déjà au revoir aux théories physiques les plus intéressantes, aux questionnements existentiels qu'apportent relativité et mécanique quantique. On dirait au revoir à toute la chimie et à sa conception moléculaire du monde. On dirait au revoir à l'ingénierie et à l'astronomie, aux mystères de l'Univers et de ses contrées occultes. Pis encore ! On perdrait une beauté bien plus subtile, bien plus intrinsèque aux mathématiques, cette discipline qui fournit des réponses aux questions que l'on ne saurait poser autrement. Qu'en serait-il de la beauté des fractales, de leur omniprésence dans la nature ? Et que dire de la conception magnifique que nous apporte la topologie sur l'espace, et les formes possibles de notre univers ? Tant de questions fondamentales ne sauraient même exister sans les mathématiques, et toutes les méthodes pour y répondre nous seraient de toute façon inconnues.

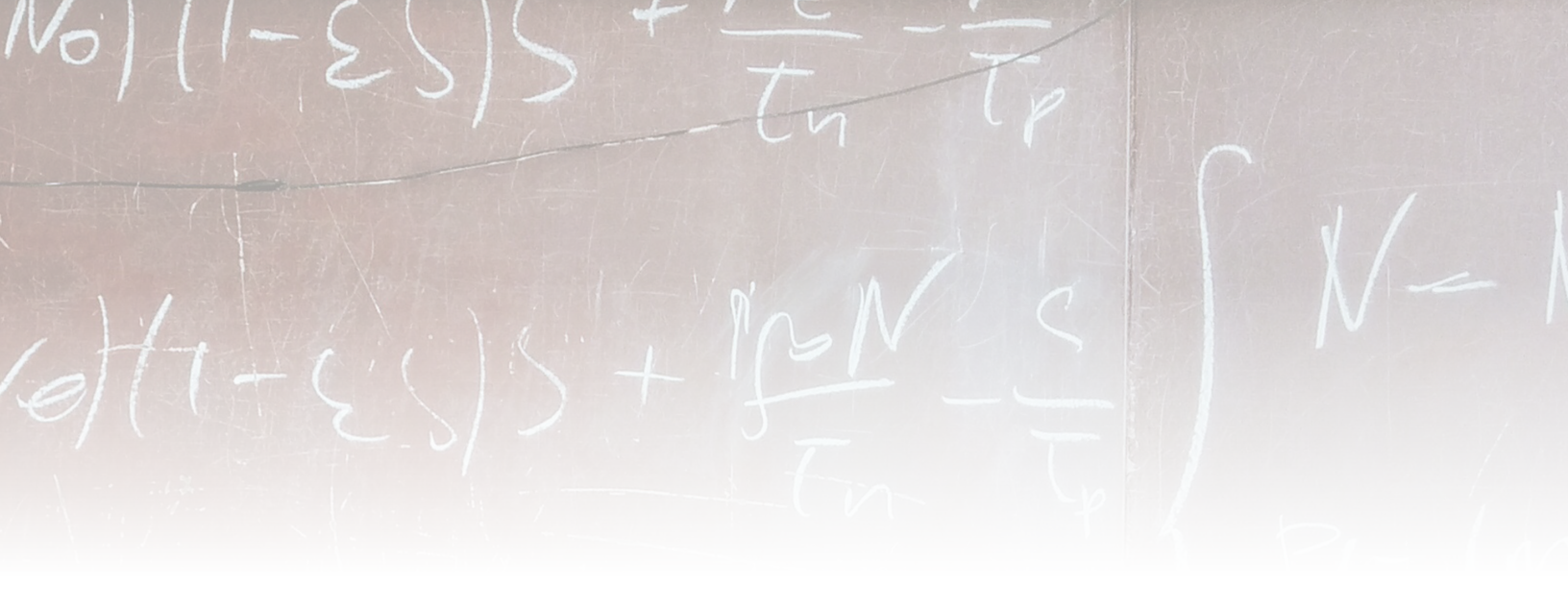
Les mathématiques permettent une forme d'expression artistique et de catharsis ; un essor créatif.

On reproche souvent la ferme rigueur des mathématiques : trop fermés, pas de place à la créativité, au plaisir de s'amuser. C'est bien dommage, car je crois que c'est se méprendre sur la discipline. Certes,

il n'y a pas autant de degrés de liberté qu'avec les arts plus conventionnels tels que la peinture, mais il y a là néanmoins une forme d'expression artistique pour le moins intéressante. La preuve mathématique, plus particulièrement, nécessite un effort de créativité hors du commun. Cette rigueur, qu'on lui reproche tant, est belle. Et n'est-ce pas parfois les restrictions qui poussent l'artiste au plus grand génie ? Le sonnet n'est-il pas une forme poétique respectée, et même prisée par les connaisseurs ? La palette du peintre se compose de couleurs, alors que celle du mathématicien est faite de concepts et de lois logiques. Le mathématicien est restreint par cette logique comme le peintre par ses couleurs, ou par la bi-dimensionnalité de sa toile. Mais ces restrictions n'empêchent pas la créativité - oh non ! C'est pour cela qu'on retrouve des centaines de démonstrations différentes du théorème de Pythagore, par exemple. Les mathématiques, tout comme l'art, demandent de penser au-delà, de réfléchir *out of the box* ; il faut beaucoup d'imagination et de créativité pour comprendre un espace à quatre dimensions, et encore plus d'imagination pour le décortiquer, le travailler, pour jouer avec ! C'est là en effet une partie de son charme ; c'est le défi que nous lance la logique, un duel jeté à la figure par notre propre raison, une valse peu orthodoxe.

Les mathématiques offrent un cadre amusant pour faire toutes sortes de casse-têtes.

Qui n'est pas friand d'énigmes sordides, de questions logiques complexes et de paradoxes tordus ? Les casse-têtes font l'objet d'un plaisir énorme pour



la plupart des gens. Que ce soit dans la recherche de la solution d'une charade, dans l'écoute d'émissions policières, ou dans l'optimisation des stratégies de jeux de sociétés, tous trouvent leur compte, à un moment ou à un autre, dans la résolution de problèmes. Les mathématiques - c'est au moins quelque chose qu'on n'oublie pas - ouvre la porte sur toute une gamme de problèmes loufoques. D'ailleurs, en plus de proposer une méthodologie pour les résoudre, elles vont bien plus loin : elles offrent aussi de nouveaux problèmes, plus fondamentaux, qui permettent l'approfondissement de la connaissance et de la compréhension. Chaque nouvel acquis déploie son lot de questionnements, et les méandres de la logique peuvent nous amener dans des contrées fort étranges.

Les mathématiques nous offrent une occasion en or de satisfaire notre curiosité d'enfant.

N'étiez-vous pas l'enfant qui demandait toujours « pourquoi » étant petit ? Les enfants ont la chance de voir un monde rempli de mystère quand ils regardent par la fenêtre, lors d'un orage ou d'une tempête de neige. Bien trop souvent, cette curiosité, qui caractérise si bien nos petits, a tendance à mourir avec eux à la naissance de l'adulte. Mais n'est-ce pas là l'essence de l'homme que de se poser des questions ? Je dis que c'est bien dommage que l'enfant meure à vingt ans. Tous devraient continuer de se poser les mêmes questions, de débouler sur d'autres, de s'accorder ce moment d'incertitude. Ce sont des moments de pure humanité. Les mathématiques offrent un cadre et un outil formidable

pour explorer ces questions qui s'effacent lorsqu'on tue l'enfant. Que ce soit en termes de mathématiques appliquées à une situation, ou simplement dans la contemplation de problèmes abstraits, elles nous permettent d'aborder des problèmes qui semblent sans solutions autrement et qui échappent à toute autre forme de discours.

Plonger dans les mathématiques, c'est redevenir enfant l'espace d'un moment.

LES ÉCRIVAINES DOIVENT AVOIR UNE PAROLE : POINT.

PAR ÈVE MÉNARD



Au 19^e siècle, Aurore Dupin était George Sand, Jeanne Loiseau était Daniel Lesueur et Mary Ann était George Eliot. Ces femmes de lettres ont fait l'usage de pseudonymes masculins pour se faire publier par un éditeur ou encore se distancer de la pression sociale de l'époque. Aujourd'hui, les autrices conservent leurs noms, mais s'approprient-elles une voix ?

Maude Nepveu-Villeneuve, auteure, copropriétaire des Éditions de Ta Mère et professeure en littérature au cégep du Vieux Montréal, considère que la place des femmes en littérature, bien que grandissante, reste encore à faire. Dans son article publié dans *Nouveau Projet* et intitulé « *Des femmes et des lettres* », elle dresse d'ailleurs un bilan alarmant des femmes œuvrant dans les différentes branches de la littérature.

Elle nomme en exemple les salons du livre : en 2016, parmi les invités, il y avait trois femmes et cinq hommes à Montréal ; deux femmes et quatre hommes à Québec. De plus, chaque année, ICI Radio-Canada compile les 100 titres incontournables de la littérature. Cette liste ne comprenait que 28 autrices en 2015, 38 pour 2016 et 35 en 2017. Le problème persiste même dans les maisons d'édition qui sont majoritairement dirigées par des hommes. En effet, sur les 25 institutions analysées pour l'étude, 64 % avaient à leur tête des dirigeants masculins alors que 28 % étaient administrées par des femmes et 8 % par un duo homme-femme.

Les écrivaines et leurs œuvres sont aussi peu reconnues dans les concours littéraires et sont rarement récompensées. Le Prix des libraires dans la catégorie « Roman » a été remis à 7 autrices depuis sa création, il y a 24 ans. C'est à peine 30 %. D'ailleurs, cette année, sur les cinq œuvres en nomination, on n'en retrouve qu'une seule écrite par une femme.

Pourtant, selon les statistiques compilées par l'Observatoire de la culture et des communications du Québec, en 2010, il y avait 45 % d'écrivaines et 55 % d'écrivains dans la province. De plus, les femmes sont souvent majoritaires dans les programmes universitaires d'études littéraires. Alors qu'est-ce qui pourrait expliquer ce déséquilibre ? Comment est-il possible d'y remédier ?

De Molière à Tremblay sans passer par Beauvoir

Pour Amélie Paquet et Julie Boulanger, professeures en littérature et autrices, l'éducation littéraire reçue dans les écoles est une première embûche, résultant probablement d'un héritage culturel comprenant peu d'écrivaines. Elles ont d'ailleurs rédigé *Le bal des absentes*, un livre recueillant et commentant des œuvres écrites par des femmes, dans le but de remédier au manque d'écrivaines dans les corpus collégiaux de littérature. « Nous désirions ouvrir des discussions sur l'enseignement en général, et sur l'enseignement de la littérature des femmes, en particulier. »

De ce fait, dans les cours de français, les étudiants découvrent la littérature française, celle du Moyen Âge ou encore de la Renaissance et du Siècle des Lumières. Or, ce sont des auteurs très majoritairement masculins qui sont présentés. C'est une tendance qui est perpétuée dans plusieurs institutions bien que le corpus professoral dans ce domaine soit principalement féminin. Maude Nepveu-Villeneuve, dans son article « *Des femmes et*

des lettres», révèle qu'au cégep du Vieux Montréal, en 2017, 42 % des plans de cours en français ne proposait aucune œuvre obligatoire écrite par une femme.

Par ailleurs, dans les premières pages du *Bal des absentes*, on révèle que les importantes anthologies littéraires québécoises utilisées au collégial accordent une place toujours aussi marginale aux autrices. À titre d'exemple, l'anthologie de Claude Vaillancourt publiée en 2013 ne comprend que 17 % d'écrivaines pour la période de 1960 à 1980 et le pourcentage reste le même pour la période de 1980 à 2001.

Or, l'enseignement ne se fait pas uniquement dans les écoles. Selon la professeure du cégep du Vieux Montréal, le problème du sexisme en littérature ne peut pas se régler sans un « changement sociétal de mentalités ». Les garçons doivent être exposés rapidement à des œuvres écrites par des femmes et doivent comprendre qu'il est possible pour un homme d'être sensible, affectueux et empathique.

Les médias s'en mêlent

Outre l'éducation, Julie Boulanger et Amélie Paquet soulèvent pour leur part un traitement médiatique injuste. En effet, elles affirment que la couverture offerte par les médias aux écrivaines et aux personnages féminins diffère souvent de celle offerte aux hommes. Maude Nepveu-Villeneuve renchérit sur le sujet en ajoutant que, selon elle, il est davantage question de l'autrice que de l'œuvre.

Lori Saint-Martin, professeure à l'UQAM, a d'ailleurs mené une enquête révélatrice sur le cahier littéraire du *Devoir* en 2016. Elle a remarqué qu'entre la première semaine d'octobre et la première semaine de décembre, 68 % des comptes rendus portaient sur des livres écrits par des hommes. De plus, la professeure révèle que sept des huit auteurs ayant fait la couverture du cahier pour la même période étaient des hommes.

Par ailleurs, il y a toujours un risque pour les autrices de se voir attribuer certaines étiquettes féministes pouvant les contraindre à une prise de parole précise. Or, une fois de plus, c'est le traitement médiatique qui est pointé du doigt par la copropriétaire des Éditions de Ta Mère à ce sujet : « C'est davantage pour la réception de l'œuvre que le risque se pose. Je ne crois pas que les autrices elles-mêmes vont volontairement se limiter, mais elles peuvent être réduites à leur prise de parole engagée par les lecteurs ou les journalistes. »

De Virginia Woolf à aujourd'hui

Dans son essai *Une chambre à soi*, publié en 1929, Virginia Woolf présentait la thèse suivante : « Il est indispensable qu'une femme possède quelque argent et une chambre à soi si elle veut écrire une œuvre de fiction. ». Près d'un siècle plus tard, cette affirmation est toujours pertinente et pour réussir en littérature en tant que femme, c'est effectivement un atout que de jouir de cette indépendance. » La jeune auteure Mikella Nicol mentionne que dans son cas, cette « chambre à soi » lui est indispensable pour ses créations.

Or, c'est encore un aspect problématique pour les autrices. Comme le souligne la copropriétaire des Éditions de Ta Mère, il reste plus difficile pour les femmes de concilier leur vie personnelle et leur carrière d'écrivaines étant donné qu'elles sont encore, dans la plupart des cas, responsables des tâches ménagères et du soin des enfants. L'auteure d'*Aphélie* poursuit dans la même mentalité et dénonce un double standard : « On accepte moins bien que les femmes veuillent faire passer leur art avant le reste (relation amoureuse, famille, etc.) Tandis que pour les hommes, j'ai l'impression qu'on comprend et encourage ce génie artistique. »

Selon Amélie Paquet et Julie Boulanger, profiter d'une « chambre à soi » signifie « d'assumer ses projets créatifs suffisamment pour exiger un espace pour pouvoir s'y consacrer ».

Des femmes de lettres déterminées

« Les écrivaines doivent avoir une parole : point. Celle-ci ne doit pas être uniquement considérée comme féministe ou comme discutant d'un sujet féminin. Les écrivaines doivent être considérées comme des autrices d'une œuvre universelle qui discute de tous les enjeux de la société. » Les auteures du *Bal des absentes* sont convaincues de la place que se doit d'occuper la femme en littérature et la voix qu'elle mérite d'obtenir. Pour les deux professeures, il est indispensable de concevoir la femme comme un sujet qui parle et qui crée.

Cet avenir n'est peut-être pas si lointain alors que Mikella Nicol porte un regard optimiste sur le futur de la femme en littérature : « Je crois que les filles bénéficient d'une belle plateforme présentement, et que l'action se déroule beaucoup autour d'elles. Elles écrivent des livres très lucides sur notre génération et prennent de plus en plus de place, avec raison. »

CINÉMA : CRITIQUES DES SORTIES RÉCENTES EN SALLE

PAR MAXENCE LÉVESQUE



SALE TEMPS À L'HÔTEL EL ROYALE : POUR LA TECHNIQUE



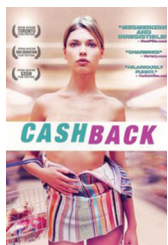
En 1969, sept inconnus, cachant chacun leurs lourds secrets, se rencontrent à l'hôtel *El Royale*, un hôtel au sombre passé, situé à la frontière de la Californie et du Nevada. Fortement inspiré du cinéma de Tarantino, Drew Goddard sait nous surprendre et nous choquer autant par ses rebondissements que par son originalité. Techniquement parlant, le film est irréprochable. À la direction photo, Seamus McGarvey dépeint le scénario dans un cadre symétrique à la Kubrick et coloré par la lumière des néons. L'aspect visuel du film reflète bien l'ambiance de la fin des années 60. La caméra est dynamique par le biais des nombreux mouvements de caméra, nous laissant ainsi explorer les décors. Le récit nous berce autant par l'incroyable trame sonore de Michael Giacchino, avec des chansons originales telles que *Can't Take My Eyes Of You* et *You Can't Hurry Love*, que par la douce voix de Cynthia Erivo, qui interprète avec brio *Darlene Sweet*. D'ailleurs, Lewis Pullman est remarquable dans le rôle du jeune Miles, personnage au passé traumatisant. Cependant, malgré l'excellente première moitié du film, la deuxième partie s'avère quelque peu insatisfaisante, puisque les thèmes proéminents du premier acte se font oublier du récit, comme le voyeurisme et la culpabilité par le crime qui y étaient d'abord dépeints. Le récit dévie sur la route clichée du film d'action américain lorsque Billy Lee (interprété par Chris Hemsworth) fait son arrivée. Finalement, une note de 7/10 est décernée au film pour sa technique très recherchée et le formidable jeu des acteurs, malgré le vide scénaristique de la seconde partie.

KIN: LE COMMENCEMENT : SCIENCE-FICTION REINVENTÉE



Eli, un adolescent de 14 ans, accompagné dans son aventure de son frère aîné et d'une strip-teaseuse, trouve une arme d'origine inconnue et en subira les conséquences. Hybride entre un chef d'œuvre visuel et un film de poursuite, *Kin* est un excellent divertissement. À cheval entre le drame familial et la science-fiction, le récit est abordé de manière très réaliste. Malgré son côté non conventionnel, il s'agit clairement du meilleur film de science-fiction de 2018 ! Le film nous séduit plan par plan grâce à l'utilisation d'un cadre large, esthétique typique des années 80. La musique accompagne bien le film et le son des explosions est époustouflant. Les effets spéciaux sont originaux dans leur forme. Le tout est irréprochablement bien dirigé par les frères Baker, qui réalisaient leur premier long métrage. Le scénario est brillamment ficelé. Cependant, le film vise les jeunes ados à grands coups d'ajouts scénaristiques superflus, et ça se sent. On veut visiblement plaire au public cible en traçant à grands traits un message. Fort heureusement, l'absence de fond est comblée par la profondeur des personnages qui sont chacun bien développés et très bien interprétés, autant par James Franco, Zoë Kravitz et Dennis Quaid que pour les plus novices comme Jack Reynor et Miles Truitt. Ce dernier interprète d'ailleurs son premier rôle au cinéma. Les scènes d'action sont de loin les moments du film les plus intéressants à voir pour leur originalité, mais surtout pour leur réalisme. Le film utilise la présence du fusil futuriste dans le but de dépeindre le portrait d'un drame familial. Le fusil est donc une sorte de passeport pour voyager à travers les querelles et les dilemmes intérieurs des personnages. *Kin* se mérite une note de 8/10 grâce à son travail sur l'image, sur le son, sur les effets spéciaux et surtout sur l'ambiance du film qui ne nous fait pas décrocher.

CASHBACK : CHEF-D'ŒUVRE MÉCONNU



Afin d'échapper à l'ennui, Ben, un jeune insomniaque et employé de nuit dans un supermarché, imagine pouvoir arrêter le temps pour apprécier la beauté du monde. Le film est sans contredit un chef d'œuvre qui est passé sous le radar des

fans de films cultes ! Le long métrage, adapté d'un court éponyme, nous transpose dans un univers de beauté et d'amour à travers différentes prouesses techniques toutes plus spectaculaires les unes que les autres. Plus particulièrement lorsque Ben fige le temps où on illustre son insomnie. Les choix artistiques des décors et de la musique contribuent à transposer une atmosphère qui sert fortement aux propos du récit. *Cashback* nous présente son univers à travers la brillante réalisation du réalisateur novice, Sean Ellis. Les personnages secondaires, davantage stéréotypés, souffrent quelque peu de la comparaison par rapport aux personnages principaux. En effet, ils sont moins hauts en couleur, mais le spectateur réussit tout de même à s'attacher à eux grâce à leur caractère réaliste. L'écriture du film est très poétique, ce qui apporte un vent de fraîcheur à ce film, comparativement aux comédies romantiques contemporaines en manque d'originalité. Le film présente beaucoup de nudité, mais à aucun moment celle-ci n'est gratuite. Ben, étudiant à l'école des beaux-arts, décrit la beauté des femmes à travers son œil d'artiste et met de côté l'aspect sexuel de l'apparence féminine. Avec ses multiples allégories, le film se laisse interpréter tel un tableau d'Andy Warhol. Une note parfaite de 10/10 est accordée à ce chef-d'œuvre pour sa forme, ses personnages interprétés avec brio, son originalité, mais d'abord, pour son riche scénario.

DIVERTISSEMENT OU ASSERVISSEMENT?

PAR ÈVE MÉNARD



« *La nature humaine est une étampe sur laquelle l'Histoire peut peser plus au moins fort, mais qui produit quand même toujours le même motif.* » (O. ST-PIERRE, Thomas. Miley Cyrus et les malheureux du siècle)

Au V^e siècle avant Jésus-Christ, Platon élabore l'allégorie de la caverne dans laquelle des prisonniers enchaînés ne voient que des ombres projetées sur les parois de leur caverne. Lorsqu'un des habitants réussit à s'échapper de ce lieu, il est ébloui par la lumière du soleil représentant les idées et le savoir, et retourne voir ses compagnons pour leur faire part de sa découverte. Or, obnubilés et ensorcelés par les ombrages qu'ils ont toujours considérés comme étant la réalité, puisqu'ils n'ont rien connu rien d'autre, les prisonniers ne croient pas aux dires de leur homologue. Par cette métaphore, le philosophe illustre ce qu'est le divertissement. Il craint son pouvoir, comme l'explique Chris Hedges dans *L'empire de l'illusion* : « Platon craint la puissance du divertissement, la capacité des sens à venir à bout de l'esprit, la force avec laquelle les émotions peuvent oblitérer la raison ».

Le divertissement : semblable d'hier à aujourd'hui

Quelle est la pertinence de cette métaphore ici ? En fait, elle est prise en exemple dans deux livres traitant de la culture du divertissement : *La crise de la culture*, de Hannah Arendt, et *La culture du divertissement*, de Sébastien Ste-Croix Dubé. Le premier a été écrit en 1961, une époque où la télévision est en plein essor, où Kennedy est élu à l'aide de la diffusion des débats télévisés. Le deuxième est écrit en 2018, une époque où les réseaux sociaux font des ravages et durant laquelle Donald Trump utilise Twitter pour accéder au pouvoir. Bref, ce sont deux époques où le divertissement n'est pas du tout le

même. Mais pourquoi se rapporter à une allégorie qui a été élaborée il y a si longtemps dans les deux cas ? Peut-être parce que la culture du divertissement, à travers les époques, reste semblable tout en évoluant. De ce fait, les deux œuvres, bien que rédigées à des époques distinctes, se rejoignent à plusieurs égards.

Si nous revenons à cette fameuse allégorie, Hannah Arendt associe déjà les parois de la caverne à un écran dans *La crise de la culture* : « ne détachant pas les yeux de l'écran où ombres et images des choses apparaissent ». L'écran de la caverne à l'époque de Platon, l'écran de la télévision en 1961 et l'écran de notre cellulaire en 2018.

Tout revient à cet écran, moteur de notre divertissement. Ces écrans qui nous détachent de la réalité et nous ensorcellent à la manière des ombres. Comme le soulignent autant Arendt que Ste-Croix Dubé, l'*entertainment* est le meilleur moyen de ne pas faire ce que nous avons à faire, ou d'oublier ce à quoi nous devrions penser.

Un outil politique

Ste-Croix Dubé stipule même ici dans sa *Culture du divertissement* que le divertissement permet aussi de contrôler la société, d'y poser un filtre ou encore un nuage de fumée aveuglant les citoyens et les rendant passifs. « On peut se demander si le divertissement de masse n'est pas le moyen politique le plus efficace qui soit pour empêcher d'ébranler les pou-

voirs politiques en place. », avance-t-elle. Il n'y a qu'à jeter un coup d'œil aux élections américaines en 2016. C'était devenu un spectacle plus qu'autre chose, un match de boxe plutôt qu'un échange politique. C'était du pur divertissement. Et comme le souligne l'auteur, ce sont les clowns qui ont gagné.

Jetons aussi un coup d'œil à l'immense succès du livre « Trump en 100 tweets », rassemblant les tweets les plus désolants et surprenants du Président, pour le comprendre. Littérature, réseaux sociaux et politique sont alors intimement liés dans le but final de vendre, mais, par-dessus tout, celui de divertir. Pourtant, il n'y a rien de drôle à voir un président aussi puissant utiliser cette plateforme pour proférer de telles absurdités. Pourtant, nous rions.

Philistinisme d'Arendt à aujourd'hui

Quant à Arendt, elle dénonce les loisirs de masse lorsque ceux-ci se nourrissent des objets culturels qui sont normalement voués à l'épanouissement et au développement de l'homme et non à son pur bonheur personnel. Elle développe le principe du philistin cultivé qui se nourrit de la culture dans l'unique but égoïste d'acquérir une meilleure position sociale ou une meilleure estime personnelle : « le philistin cultivé s'en saisit comme d'une monnaie avec laquelle il acheta une position supérieure dans la société, ou acquit un niveau supérieur dans sa propre estime ».

Ce philistin existe pourtant encore à l'époque actuelle. Nous les apercevons effectivement dans les *selfies* publiés en quantité industrielle sur Instagram et souvent recouverts d'un filtre améliorant l'image. Selon les chiffres recueillis par l'auteur de *La culture du divertissement*, 18 % à 35 % des égoportraits retrouvés sur cette plateforme ont recours à ce stratagème. Mais pourquoi cette préoccupation ? « Parce que la culture du divertissement nous a conditionnés au spectacle, à la mise en scène », selon Ste-Croix Dubé.

Bref, l'égoportrait d'aujourd'hui et le philistin cultivé évoqué par Arendt sont deux formes tout autant narcissiques et poursuivant le même but. Ces mises en scènes du quotidien que nous voyons défiler sur notre écran permettent à chacun d'augmenter leur estime personnelle par l'entremise des commentaires et de mentions « j'aime ». Rien n'a vraiment changé dans les mentalités depuis 1961. Elles ne font qu'évoluer avec les nouveaux moyens de divertissement qui se présentent à nous. Les li-

mites sont sans cesse repoussées comme l'exprime si bien l'auteur de *La crise de la culture* : « tout se passe comme si la vie elle-même sortait de ses limites pour se servir de choses qui n'ont jamais été faites pour cela. »

D'aujourd'hui à l'allégorie de Platon

De son côté, Sébastien Ste-Croix Dubé s'en prend à l'abus du divertissement, comme il est possible d'abuser de l'alcool, alors qu'Arendt méprise sa création, c'est-à-dire la transformation des biens culturels en loisirs. Les deux approches diffèrent complètement, compte tenu de leur statut distinct, mais leur pensée se rejoint par la réflexion profonde et pertinente qu'elle propose.

Or, plus révélateur encore, les deux essayistes s'appuient à plusieurs reprises sur des philosophes et des penseurs dont les écrits ont été publiés il y a souvent plusieurs siècles. C'est un appel clair à la tradition pouvant effrayer certains lecteurs, qui préféreraient avoir l'optique d'aujourd'hui au lieu de celle d'hier.

Mais n'est-ce pas justement cette tendance à faire appel au passé qui en dit encore plus long que les centaines de pages écrites par ces auteurs ? Ne viennent-ils pas mettre en lumière une réalité essentielle malgré eux ? Celle selon laquelle la culture du divertissement est ancrée dans notre société depuis des siècles et des siècles et que son abus ou son utilisation fautive n'est pas reliée aux époques, mais à un problème de société lui-même ? Les paroles du groupe américain The National, citées en exergue du livre de Sébastien Ste-Croix Dubé, rappellent cette réalité : « *We're half awake in a fake empire* ».



Le 21 septembre dernier, dans le cadre de leurs cours *Initiation aux médias et Photographie de presse*, les étudiants de première année en Journalisme et communications se sont rendus à Montréal pour une visite du World Press Photo et des locaux du journal *La Presse*. Mandatés par Guy Mercier, leur enseignant en photographie, ils ont aussi arpenté quelques quartiers de la métropole, dont le Vieux-Port, le Vieux-Montréal, le centre-ville, le Village et le Marché Jean-Talon. Voici quelques-uns de leurs clichés pris lors de cette journée.

